

# Cathy

ROMAN



Charles ALBERT

Charles ALBERT

Cathy

© Charles ALBERT, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-4095-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Françoise, pour toujours...*

Tous mes remerciements aux premières lectrices et premiers lecteurs de ce roman :

Anaïs, Aline, Christiane, Carole, Chantal, Françoise, Frédérique, Julia, Sylvianne, Francis et Thierry, pour leurs conseils avisés et leurs précieuses remarques.

Ce soir-là, quand il se fut lassé d'étudier le *Guide du routard* dédié aux villes ibériques à découvrir, Franck vérifia en levant les yeux vers l'horloge murale qu'il était suffisamment tard pour appeler sa fille. À cette heure-ci, Adaline n'était plus en cours. Il décida de se servir un verre d'abord, de la contacter ensuite.

Quelques minutes plus tard, Franck effleura le numéro enregistré dans ses contacts favoris.

Adaline décrocha presque aussitôt :

— Salut, papa. Comment vas-tu ?

— Hello ma chérie. Bien. Je voulais prendre de tes nouvelles.

Adaline avait quitté la maison deux ans plus tôt pour poursuivre ses études à Dijon. Tout feu tout flamme, confiante en l'avenir, elle était partie sans appréhension, certaine de s'acclimater à la nouvelle région où elle allait devoir passer ses cinq années d'études, jusqu'à l'obtention de son diplôme d'ingénieur. En outre, elle n'était pas mécontente d'échapper à l'isolement relatif du village où ses parents avaient posé leurs valises. Même s'il n'était pas trop loin du centre de Montpellier, elle le voyait comme le bout du monde. Dijon, ce n'était pas Paris, mais c'était déjà beaucoup mieux.

Après son année de Terminale, elle avait été admise dans une école d'agronomie à Dijon. Des places en classes préparatoires étaient intégrées au cursus. Adaline avait décroché l'une d'elles. Ces années de « Prépa » avaient été dures à tous points de vue. Mais la jeune femme avait tenu bon. La fierté du père n'était pas seulement motivée par l'intelligence et le caractère bien trempé de sa fille. Sa joliesse y contribuait beaucoup aussi. Franck trouvait Adaline parfaite physiquement. Ses yeux bleus et son visage radieux exhalaient sa joie de vivre. Elle avait la beauté de sa mère. Son caractère aussi, contrairement à sa sœur aînée. Il ne l'avouerait jamais, mais elle était sa préférée, justement pour ces raisons. Il était vraiment fier et heureux de son parcours.

— Tout va bien, répondit Adaline. J'ai prévu pas mal de choses, tu me connais. Demain soir, j'ai entraînement de foot, après-demain j'ai une heure de self défense ; ce sera d'ailleurs ma première séance pour cette année scolaire. J'ai commencé à prendre des leçons l'an dernier. Dimanche soir,



grosse soirée chez Adrien pour fêter son anniversaire. On sera une bonne vingtaine, pour la plupart étudiants. Lundi soir, je reprends l'entraînement de rugby. On a enfin pu monter une équipe de filles. Tu vois, j'ai de quoi faire.

Adaline avait un tempérament de « bulldozer ». Avec elle, les choses devaient se mettre en place au plus tôt et tout devait tourner au mieux et au plus vite. On pouvait compter sur elle pour s'organiser et charger elle-même ses journées.

— Adrien ? Qui est-ce ?

— Je t'en ai déjà parlé, voyons. C'est mon petit ami. Il est dans la même promotion que moi. As-tu oublié, l'autre dimanche à Saint-Gély, quand nous déjeunions au restaurant, il m'a téléphoné et il m'a pris la tête avec sa raquette de tennis soi-disant perdue ?

— En effet, oui. Je me souviens. Tu l'as expédié « sur les roses ». Et tes études dans tout ça ? Tu pourras leur consacrer un peu de ton temps ? ironisa Franck.

— Ne t'en fais pas. Je gère. Je travaille mes cours malgré toutes mes activités sportives. J'avance bien, je t'assure.

La sonnette à l'entrée carillonna au moment où Franck allait répliquer.

— On vient de sonner. Je vais aller voir. Reste en ligne, ma fille. Je n'en ai pas pour longtemps. Je pose et je te reprends ensuite.

Franck ouvrit sa porte franchement. Une chance sur deux que ce fût Anabelle, sa voisine. C'était bien elle. Debout, digne, souriante, mais appuyée sur une béquille, ce qui le surprit, car il la savait agile et bien portante, sans la moindre difficulté pour se déplacer.

— Bonsoir, mon cher Franck, désolé pour cette heure un peu tardive... Oui, je marche avec une vilaine canne. J'ai fait une mauvaise chute. Je vous dérange peut-être ?

— Non, non pas du tout, seulement, je suis au téléphone avec ma fille. Rien de grave... dans les nouvelles qu'elle me donne, je veux dire. Je peux prendre deux minutes pour vous écouter. Que vous est-il donc arrivé ?

— Cher ami, c'est à n'y rien comprendre. Je ne sais toujours pas comment s'est produit mon accident, et je crois que je ne saurai jamais. Je me tenais sur mon petit escabeau, celui qui n'est pas bien haut, avec seulement deux ou trois marches. Heureusement d'ailleurs. Il me suffit pour tailler les branches de mes arbustes. C'est de sa hauteur que je suis tombée. Ayant perdu l'équilibre, je n'ai pas pu poser mes pieds à plat, et la cheville gauche a plié ; elle a tout encaissé. Une belle foulure.

— Vous avez glissé ? Par manque de stabilité ?

— Que nenni mon cher ! Je suis vigilante. C'était stable. C'est là que réside le mystère. Je ne sais pas comment j'ai pu tomber. J'étais bien équilibrée, et tout à coup, mes deux jambes sont parties sur le côté, comme balayées, fauchées par un courant d'air. Étrange sensation. Incroyable et inexplicable. Je vous le disais : je ne saurai jamais ce qui a pu se passer.

— Ma pauvre Anabelle, je ne puis que vous souhaiter un prompt rétablissement. Et si je peux vous aider d'une manière ou d'une autre... Je ne vous propose pas d'entrer, je vais poursuivre ma conversation avec Adaline. Elle doit commencer à s'impatienter. Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez fait l'effort de venir me voir. Vous auriez pu téléphoner.

— Non, je souhaitais vous parler de vive voix, au sujet de votre chat, Pitou : je m'en occuperai avec plaisir en votre absence. Si vous partez, car j'ai cru comprendre que ce n'était pas encore sûr. Passez donc demain, à l'heure du café, ou du thé, comme vous voudrez. Vous m'apporterez les doubles de vos clés et me donnerez les instructions à son sujet : où sont rangées ses boîtes de nourriture, les quantités habituelles, les horaires, et tout le reste.

— Alors c'est parfait, je vous dis à demain, et je vous remercie pour Pitou. Je suis justement en train d'organiser un voyage avec ma fille. Je vous confirmerai la date de mon départ très bientôt. Et prenez soin de vous, ne montez plus sur ce maudit escabeau.

— N'ayez crainte, on ne m'y reprendra plus, et si j'ai besoin d'attraper quelque chose en hauteur, souffrirez-vous que je vous appelle pour obtenir votre aide ? demanda-t-elle alors qu'elle avait entrepris un demi-tour pour s'en retourner chez elle.

— C'est la moindre des choses. Comptez sur moi, lâcha Franck qui ne pouvait pas se dérober. N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. À demain.

De retour, il constata qu'Adaline était toujours au téléphone. Elle avait eu la patience de l'attendre. Elle mûrissait !

— C'était Anabelle, la comtesse. Je m'en suis gentiment débarrassé. Tout en faisant preuve d'amabilité avec elle, car c'est elle qui va venir nourrir le chat en mon absence.

Cette voisine, que Franck avait surnommée la « comtesse », était veuve et avait emménagé à côté six mois plus tôt. Elle n'avait pas d'enfants et peu de famille. Elle devait mal supporter la solitude, d'une part, et avait



probablement décidé de faire de lui son nouveau compagnon, d'autre part. Si ce n'était pas tout à fait le cas, car le doute était permis, elle avait forcément une idée derrière la tête. Car Franck faisait face à une avalanche de propositions depuis quelques semaines. Telles que se rendre au marché du village, aller au cinéma, passer chez elle prendre l'apéritif, venir bavarder sur sa terrasse à l'heure du thé, etc. La liste était longue. Anabelle avait beaucoup d'imagination pour suggérer des occasions de se rencontrer et de passer du temps ensemble.

Franck exposa en quelques mots à sa fille ce qui était arrivé à la voisine ainsi que les raisons de sa visite.

Adaline avait croisé la comtesse une ou deux fois chez son père. Élégante, l'air vaguement pincé, très vieille France, avec ses ballerines vernies impeccables, sa jupe longue classique et sa coiffure élaborée, permanentée. Voilà une femme qui prenait visiblement soin d'elle et de sa tenue.

— Elle n'est pas si âgée pourtant, pour un accident aussi nul, remarqua Adaline. Serait-elle devenue maladroite à ce point ?

Il y eut un silence. Franck hésita à exprimer sa pensée.

— Je me demande si... si ta mère n'y serait pas pour quelque chose. Elle est peut-être derrière ce mauvais coup.

— Attends, c'est de la chute de ta comtesse dont tu parles, là ? Mais pourquoi ? Comment ?... Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Comment maman pourrait-elle être en cause ?

— Oh, c'est une longue histoire. Je te raconterai tout, à l'occasion, quand tu viendras à la maison...

— Tu viens de dire à la comtesse que tu allais t'absenter. Tu prends des vacances ?

— Adaline, voyons, je suis retraité, je suis tout le temps en vacances. Revenons à nos moutons : sais-tu que j'ai l'intention de partir en voyage ? Non, tu ne peux pas savoir, puisque je ne t'en ai pas encore parlé. Je voulais te faire une surprise. Tu m'as souvent fait la remarque que je ne voyageais pas assez alors que j'en ai les moyens. Et du temps. Et que je devrais en profiter, tant que ma santé me le permet. Alors voilà, je suis en train d'organiser un petit séjour touristique.

— C'est bien, bonne nouvelle. À quel endroit ?

— En Andalousie : Séville, Cordoue, et tout le reste... Je n'ai jamais mis les pieds dans cette région. Une semaine me paraît bien pour en faire le tour.

— Très bon choix. Quand pars-tu ?

— Tout dépend de toi justement. Car j'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi. C'est pourquoi je m'alignerai sur tes congés de Pâques, si tu acceptes de m'accompagner. De mon côté, n'ayant pratiquement aucune contrainte...

Adaline parut réfléchir un instant.

— C'est très gentil de ta part de me proposer une semaine de découverte et de dépaysement. Mais cela ne me paraît pas possible. J'ai trop de travail, j'ai pris du retard ces derniers temps. Cette première année à AgroSup est vraiment chargée. Presque autant que ma dernière année de « Prépa ». Je crois t'avoir dit qu'on avait des partiels après les vacances de Pâques, non ? Je me suis organisée, justement, pour les consacrer à réviser, et à revoir certains cours en profondeur pour lesquels j'éprouve le sentiment d'avoir décroché. Tu sais pourquoi : c'est en partie à cause des petits ennuis de santé que j'ai rencontrés en début d'année.

Adaline avait souffert de douleurs abdominales qu'elle avait ignorées dans un premier temps. Puis, avec la persistance du mal, elle s'en était ouverte à son père, qui lui avait prodigué quelques conseils. Elle n'en avait suivi aucun et attendu que les choses rentrent dans l'ordre d'elles-mêmes.

— Revenons donc à ce projet de voyage. Et si je te propose la Crète, ou les îles Grecques ? Qu'en dis-tu ? insista-t-il pour essayer de la faire changer d'avis.

— Non, papa, ce n'est pas une question de destination. Elles me conviennent toutes les unes autant que les autres. Ça ne change rien au problème. J'ai vraiment du travail à abattre si je ne veux pas me « planter » aux partiels. Je reconnais que si je renonçais à toutes mes activités sportives, ce serait différent, et ça me permettrait de t'accompagner tout en assurant mes examens. Mais je n'y tiens pas. Et tu ne me le demandes pas d'ailleurs ?

— Surtout pas. Tu as besoin de te dépenser. Nous voilà en février. Quand tombent tes partiels ?

— En mai, à partir du 15. Oui, l'activité physique me fait beaucoup de bien. J'en ai besoin. On partira ensemble plus tard, quand mes examens seront derrière moi.

— Soit. Quand ?

— Disons... Vers fin juillet.

— Super. Tu promets ?

— Va pour fin juillet, si ça te fait tant plaisir. Promis. Mais pas trop loin, je